

17

CRITIQUES

Pourtant, tu n'oublies pas de sitôt les raclées que tu as reçues. En réalité, tu ne les oublies jamais. C'est comme la mort, une pilule impossible à avaler, que tu croies ou non à une seconde mi-temps, de l'autre côté du Styx. Tu as beau te faire petit, ça coince dans le passage, et tu te retrouves toujours comme le chameau de la parabole, devant le chas de l'aiguille.

En fait, les raisons, réelles ou supposées – mais dès que tu les supposes, pas d'histoires, elles appartiennent au réel –, qui, selon toi, justifient ton massacre, n'apaisent rien, ne modifient en rien ton sentiment de défaite. Tu as fait un effort pour prendre pied sur le barreau supérieur de ton échelle, tu as cru y parvenir, et tu te trouves cul par-dessus tête, estourbi.

Les héros morts au combat, on a beau dire, ils sont tranquilles. Gravés dans le marbre des devoirs de mémoire. Dispensés de l'obligatoire contemplation du désastre. Survivre est bien pire, finalement. Dans la défaite,

j'entends. La désillusion te vrille les tympans, d'emblée moqueuse, aux premières notes de l'armistice. Les vainqueurs, tu me diras, ne sont pas à l'abri de prendre conscience, un jour ou l'autre, que leur victoire n'est pas aussi étendue qu'ils le croyaient, ni profitable à tous équitablement. N'importe ! Battu à plates coutures, tu ne discutes pas. Tu songes. Tu cherches ton chemin au milieu des ruines, tu considères l'enthousiasme qui t'a conduit à la bataille et tu te découvres soudain, dans ta splendide insignifiance, bien marri d'avoir cru y échapper. Retour à la case départ.

Alors tu fermes toutes les écoutilles et, dans ton arche, pareil à Outa-napishti¹ sous les averses du Déluge, tu t'appliques à faire germer de l'homme ancien, un embryon d'homme, sinon nouveau, faut pas rêver, du moins un peu amélioré.

Tu reviens à tes premières hésitations, aux raisons qui t'ont fait accepter ce travail, à la douce chaleur qui émanait de tes souvenirs d'enfance. Ce sont eux, finalement, qui t'ont encouragé à t'engager dans cette voie. Tu revois l'appréhension qui t'a accompagné, tes incertitudes, et les

¹ L'Immortel de *l'Epopée de Gilgamesh*, choisi par les dieux mésopotamiens pour survivre au Déluge, ancêtre lointain et modèle du Noé de la Bible.

réponses à tes questions, qui s'imposaient au fur et à mesure que tu les cherchais. Étonnante progression. Les étapes se déroulent à nouveau devant toi. Tu les embrasses dans leur ensemble, à froid, et tu te surprends d'avoir pu accomplir la totalité de cet itinéraire. Tu t'interroges. Ta décision d'écrire cette biographie a mis en branle un mouvement que ton travail n'a cessé d'alimenter, d'amplifier, au point que lorsque tu regardes le résultat final, tu te retiens de dire que tu en es le seul auteur, tellement tu t'es senti épaulé, soutenu. Une foule t'accompagnait littéralement, invisible, t'encourageait de ses clameurs muettes, de ses sourires entendus en te voyant avancer, déposait des indices, infimes lueurs, pour baliser ta route. Parfois, tu te disais : « Je sais cela. Je l'ai appris. Mais quand, mais où, mais avec qui ? » Et tu restais ébloui par une certitude que tu ne pouvais nommer.

Tout cela est réel. Exhumé par l'intuition, mais réel. Non, tu n'as pas rêvé ! Et tu grondes, en martelant : « Réel ! »

Il eut été tellement facile de t'exclamer : « Non, non, je ne sais pas. Je passe mon tour ! Je laisse la place ! » et puis de renoncer. Au lieu de cela, affronter le chaos, l'informe, d'où tirer une cohérence et une logique ; résister au renoncement, à la saveur apaisante de l'échec, au désir

de rentrer dans le rang, tous ces sourires de Satan... Et ta décision de croiser le fer avec lui, tes stratagèmes pour le décourager, tes leurres. Vade retro ! Tu t'es installé devant le trompeur, chaque matin, largement avant l'aube (avec l'heure d'été, de toute façon, les aubes se font du lard !), pour lui porter la contradiction, faisant vaciller provisoirement sa certitude de te ramener dans le rang pour te bouffer tout cru.

Ta bataille s'est déroulée dans une goutte de rosée, insignifiante, on est d'accord, mais cruciale. Une guerre des mondes, ni plus ni moins : celle, multimillénaire, menée par l'exception contre la règle. Chaque jour, en chaque page, le choix t'était offert d'opter pour l'une ou l'autre. Tu as toujours préféré l'exception, et tu revois ta peine à maintenir le cap, à transformer l'intuition d'un instant en une force intérieure constante, puis à t'efforcer d'harmoniser cette intensité avec la durée... Coton, comme truc, et suffoquant parfois.

Je sais. Les lecteurs n'ont rien à connaître de ces dilemmes, de ces enjeux. Tu as pour seule tâche de leur offrir un paysage pacifié. Mais devant ton travail dévasté, tu ne peux t'empêcher de revenir à tes méandres. Alors, tu appelles à la rescousse les bienveillants immatériels qui t'ont conduit, pour découvrir que l'ombre où ils se tenaient,

hélas, est devenue atone. Les portes qui s'étaient ouvertes sont refermées. Un souffle t'a soulevé, puis déposé. La force qui t'animait s'est refroidie et tu n'es plus capable de renouer le lien avec elle.

— Démerde-toi ! elle te crie, dans son silence. Tu n'as pas besoin de moi pour ça. Tu as déjà tout un arsenal de réponses.

Il te faut du temps pour reprendre tes esprits, pour comprendre que vous n'êtes pas, l'auteur de ton massacre et toi, dans la même logique. La tienne est toute de création, de construction, de mouvement vers les autres. Mais tu es tellement sonné que tu n'es plus conscient de ce que tu as construit. Tu te laisses influencer par cette énergie de démolition, entraîner. Tu en arrives même à approuver ton exécutrice. Comme si ajouter ta propre détestation de toi à la sienne, pouvait l'abolir. Moins par moins donne plus. L'espoir de transposer cette équation, qui sait, et qu'à force d'accumuler la haine sur toi, tu finisses par te considérer à nouveau comme un risque qui vaut la peine d'être couru.

Tu oublies que tes mois de travail t'ont rempli les mains, et que tu as distribué largement ce que tu avais acquis. Tu as aimé Pasteur, tu l'as fait connaître à quantité

de personnes qui le prenaient pour de l'histoire ancienne, et tu l'as fait aimer. Tes efforts ont germé. Tu en as recueilli une moisson de visages, de rencontres, d'attentes que tu as satisfaites, d'émotions, d'étonnements. Tout un brassage de vie chaleureux, habité par la puissance humaine de Pasteur. Et tu ne devrais pas sortir de là, nom de Dieu ! Est-ce que tous ces instants-là peuvent être anéantis par le simple trait de plume d'un critique partial, dont tu ignores les motivations ?

Reviens sur toi. Fais taire les bavardages, la jalousie, l'indifférence. Ouvre tes yeux et regarde : ton désert est couvert de prairies !

Étalans, premier plateau du Doubs. Un village.

La permanente de l'Association des Amis de Pasteur, m'avait parlé d'un Centre d'Aide par le Travail (CAT), qui avait créé une entreprise de production de jus de fruits naturels, par des méthodes de pasteurisation. Elle m'avait déjà entraînée dans une rencontre avec des étudiants, à la fac de lettres de Besançon.

— Ce serait bien que tu viennes parler de Pasteur. On s'installerait à la salle polyvalente. Une soirée ouverte à tous, et on en profiterait pour que tu voies des classes dans la journée.

Ça m'allait, bien sûr. En lisière du pays de Pergaud, en plus. Là où il a situé *La guerre des boutons*. Pergaud, le formidable auteur du *Roman de Mirault* et de *De goupil à Margot*. Ses livres, avec ceux de Bernard Clavel, m'avaient redonné l'honneur de mon enfance rustique, permis de la regarder comme un trésor de vie.

Donc, j'étais venu. Début janvier. Il faisait frais sur le plateau, avec des banquettes de neige dans les creux de talus, et la bise qui n'en finissait pas d'agacer, du bout des dents. Bon augure, très bon augure ce froid aigrelet. J'étais chez moi, sur ce premier plateau du Doubs, malgré le trac qui commençait à me brasser l'estomac, de bon matin. D'école en école, la journée s'était passée, dans une lumière franche de plein hiver. Vers 17 heures, l'institutrice de Saules m'avait conduit à Durnes, un village tout proche, où Pergaud avait commencé sa courte carrière d'instit, avant de partir se faire tuer dans la Grande Boucherie, en avril 1915. Je voulais voir la première classe du sous-lieutenant.

Et puis le soir est arrivé. Le poêle à fuel ronflait dans la salle polyvalente. Les gens, à l'heure (les Francs-Comtois savent prendre leur temps, mais sont ponctuels comme leurs horloges), étaient assis et attendaient. Toutes les chaises étaient occupées. Le trac serrait alors de tous ses

crocs, puis j'ai commencé à parler et je me suis libéré. Deux heures, peut-être plus, sans m'interrompre. Il faisait bon et chaud et tout le monde écoutait. Une belle soirée vraiment, avec ce tout venant d'auditeurs paisibles et bienveillants, venus écouter la vie de leur grand homme. Inoubliable.

Quelques jours après, j'ai appris par une amie une nouvelle qui m'a effrayé rétrospectivement, et soulagé par contre coup, mais réjoui surtout. Elle avait assisté à la soirée, accompagnée d'un prof de la fac de sciences de Besançon, qui avait été étonné de ma prestation :

— Je n'aurais jamais pensé qu'on puisse parler de Pasteur de cette façon, lui avait-il confié.

Comme quoi, l'exclusion et le sectarisme ne sont pas l'apanage de tous les habitants du sérail !

Et La Ciotat aussi ! J'allais oublier La Ciotat. Un mercredi après-midi, au centre de loisirs du comité d'établissement des chantiers navals, en grève depuis plus d'un an, pour s'opposer à leur démantèlement. Un représentant du CE m'avait présenté, à la Pagnol, aux gosses qu'il avait amenés.

— Le collègue, là, – il avait failli dire *le camarade*, et il s'était repris – va vous parler de Monsieur Pasteur. Un très

grand monsieur. Tellement qu'il a fait le bien de l'humanité, il ne faut pas l'oublier. À la fin de la conférence, on vous remettra à chacun, un livre que le Comité a acheté spécialement.

La voix du midi, la lumière du pastis et la rigueur de l'organisation syndicale. Le délégué m'avait cédé la parole et il avait assisté à cette rencontre. Les gosses ne mouftaient pas. De temps en temps, quelques uns se tournaient vers lui, comme pour le prendre à témoin, observer ses réactions, et s'assurer qu'ils étaient, eux et lui, dans un même partage.

Révolutionnaire dans sa pensée, dans sa méthode, Pasteur était, en politique, un conservateur. J'aimais déployer sa silhouette, dans la petite salle du CE, un siècle après les derniers grands travaux de sa vie, et l'ensemble que nous formions tous, adultes et enfants réunis, ne souffrait aucune divergence. Je retrouvais, en action, un écho de l'universalité de Pasteur.

Je pourrais aussi alléguer d'autres moissons. Soirées, ici et là, après des heures à chercher mon itinéraire dans les banlieues, et des heures à rentrer, pour des interventions avec des représentants de l'Institut, qui se déplaçaient eux aussi, comme mus par l'énergie Pasteur.

Nos paroles se complétaient. Chacun jouait sa partition sur le savant et son œuvre, et toutes nos voix se mêlaient, sans crêpage de chignon et sans prurit.

Alors, fort de toutes ces expériences, j'aurais dû répondre à ma contradictrice :

— Hé, là ! Doucement les basses, mignonne. D'où tu viens ? Qu'est-ce que tu as fait ? Annonce la couleur. Y'a pas écrit paillason, là ! Tes croquenots, décrotte-les d'abord sur ta moquette, ou chausse tes pantoufles avant d'entrer chez moi. Sinon dehors ! Non, mais !

Mais voilà, tu ne réponds pas. Pas dans la tradition, de répondre à un critique. Tu encaisses et tu la boucles. Point barre. Si tu mets le doigt dans l'engrenage de la contestation, du droit de réponse, c'est asticotage et compagnie. Ta colère enfle et prend du mordant. Pas moyen d'en finir. Tu n'as jamais le dernier mot et, en plus, ça fait mauvais perdant.

Pourtant, tu t'interroges. Pas sur ta vulnérabilité, c'est déjà fait. Mais sur le pouvoir du critique rapporté à son utilité. Pas très proportionnel. En fait, un simple pouvoir d'intimidation. Comme le chat qui se hérissé devant le chien. Tu as remarqué ? Si le chien s'arrête, l'intimidation a payé. S'il lui vole dans les poils, le catos se replie dare dare

sur un perchoir, hors d'atteinte du clébard.

En fait, on considère toujours que les critiques vont aider à la diffusion de nos livres. C'est pour ça, je crois, qu'on la joue profil bas. C'était vrai jadis, peut-être, avant l'explosion des catalogues d'édition, la grande inflation. Mais maintenant, c'est fini paraît-il. Les critiques ne font plus vendre, on m'a dit. Un informé.

— Le bouche à oreille est plus payant, a-t-il ajouté.

La question restant de savoir comment entrer dans la bouche qui va parler à l'oreille. Bon ! Quelle fonction il lui reste donc, au critique, pour en revenir ? L'information culturelle ? Le débat d'idées ? À condition que tu aies la chance qu'une de tes idées intéresse le débat du moment, et surtout celui qui l'anime. Mais de l'intéresser vraiment, attention, et dans les grands journaux, les grandes émissions, où l'on traite des conceptions, des tendances et des vraies nouveautés qui passionnent la société, enfin de ceux qui la font. Et là, c'est chasse gardée. Des bastions, où tes livres ne pourront jamais entrer. D'ailleurs, tu verrais la course des attachés de presse, pour faire figurer leurs favoris dans les meilleures positions des files d'attente.

Passé ton chemin, tu n'es pas de taille, je te dis. Écarte-toi.

Alors, tu vois, la critique, tout bien considéré, vraiment pas de quoi casser trois pattes à un canard. Sans compter que les auteurs pour la jeunesse ne sont jamais concernés par le fromage qu'ils se chicorent, là-haut, à partager, où l'on n'a rien à cirer de tes gribouillis.

Maintenant que ces choses désagréables sont dites, je verrais une raison de faire grand cas de l'avis des critiques, et, d'une façon générale, de tous ceux qui te cassent du sucre sur le dos. C'est rapport à un truc de ma mère.

— Faut jamais dire du mal, elle avertissait. Le faire, on n'en cause même pas. Le mal, c'est comme un caillou que tu lances en l'air. Il te retombe sur le nez, toujours. Et en tombant, il accélère.

Et les jours où je pleurnichais, conséquence d'une désobéissance qui avait tourné au vinaigre, elle triomphait :

— Tiens, c'est le Bon Dieu qui t'a puni !

Car il était évident pour elle, qu'IL était l'organisateur imperturbable de toutes ces expériences de mise en évidence de la pesanteur. L'inconvénient, avec Dieu, c'est qu'il ne donne jamais de précisions. Quand il t'arrive un tour pendable, tu ne sais jamais à quel caillou, au juste, le faire correspondre. Clovis, le roi des Francs, après son baptême, décela tout de suite cette faille du système. C'est

pourquoi, avant le fameux coup de francisque appliqué à son copain qui l'avait chauffé, il l'avait averti : « Souviens-toi du vase de Soissons ! »

Là au moins, tu sais à quoi t'en tenir. Faute de quoi, tu restes en butte à la spéculation, à la conjecture approximative.

Vu sous l'angle de ma mère, j'en suis venu à me demander de quelle pierre oubliée, ma tueuse était la conséquence. Peut-être carrément d'une caillassée récurrente, que j'avais balancée au fil des ans, pour quelle me ratatine autant. En somme, elle n'était que l'effet boomerang de mes actes passés, si je me référais aux mises en garde de ma maman. Une image de moi, en quelque sorte, déformée par l'épouvantable accélération du retour dans l'atmosphère. N'est-ce pas ?

Ce qui change tout. Car, au lieu d'être victime d'un assassinat en règle, comme je le croyais, je recevais une pure leçon d'éveil spirituel. Une occasion inespérée de me transformer ! C'est pourquoi, j'aurais dû m'empressement de remercier mon initiatrice.

— Merci, madame, de m'avoir sonné les cloches, à grands coups de bourdon. Merci de m'avoir alerté, aurais-je dû admettre, reconnaissant, au lieu de bougonner.

Hélas ! Je ne suis pas sûr d'en être encore bien

capable. J'aimerais pouvoir, mais j'hésite. Je ne suis pas mûr pour le grand pardon. Néanmoins, je me crois devenu apte à intervenir sur un point : le choc en retour. En effet, ma meurtrière, qui a accepté le contrat lancé sur ma tête, a pris des risques, elle aussi, sans le savoir. Elle a jeté sa pierre, en réponse à celles que j'avais dû jeter inconsidérément. Et si j'en crois ma maman, et sa façon d'expliquer le cycle étourdissant des causes et des conséquences, elle va sûrement morfler un jour, mon exécutrice des basses œuvres, sans savoir pourquoi ça lui tombe sur le râble, avec peut-être un sentiment d'injustice désemparée.

Aussi, en écrivant ces lignes, je pense tellement à celle qui m'a blessé, que je me mets à supplier la pierre (bien sûr la pierre. Qui veux-tu d'autre ?) de freiner sa redescente et de frapper le plus aimablement qu'elle peut quand elle sera arrivée à destination. (Allez, caillou, s'il te plaît, déconne pas ! Presque une caresse.) Et, dans ma grande bonté, obtenue à grand peine, au bout de vingt années d'efforts et plus, je parviens même à prier que les commanditaires soient aussi épargnés.

Pour le reste, je continue trop à redouter les coups, à préférer le miel au vinaigre, le doux à l'amer. Les éditeurs

qui me demandent l'impossible, me font plus progresser dans mon artisanat que les donneurs de conseils, du haut de leurs vacheries faisandées. Quand tu regardes bien, sans moi, qu'est-ce qu'ils diraient, feraient ? Ils sont dans la réaction, réactionnaires, par le fait. Et moi, tout dans l'action, actionnaire majoritaire de moi-même. Aussi, je me protège, je me tiens à l'écart, je m'enferme. Manque de courage ? Tu n'y es pas. C'est une ruse. La fameuse ruse brechtienne. Je me mets à l'abri pour préserver l'essentiel, écrire. Cet éblouissement. Et puis, les bruits du dehors me parviennent, sans que j'aie besoin d'aller à leur rencontre. Toujours un peu les mêmes, sans compter. Avec cette impression qu'on ressasse, qu'on n'avance pas. Assez démoralisant, quand tu y penses.

Jacques CASSABOIS

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

www.jacquescassabois.com